

## Apport étranger

Bernard Antoun, *Sublimes élévations*, Montréal, Humanitas, 1995, 102 p., 14,95 \$.

Saint-John Kauss, *Territoires*, Montréal, Humanités, 1995, 132 p., 14,95 \$.

Yong Chung, *Le débit intérieur*, Montréal, le Noroît, 1995, 72 p., 10 \$.

Jocelyne Felx

---

Numéro 80, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1995). Compte rendu de [Apport étranger / Bernard Antoun, *Sublimes élévations*, Montréal, Humanitas, 1995, 102 p., 14,95 \$. / Saint-John Kauss, *Territoires*, Montréal, Humanités, 1995, 132 p., 14,95 \$. / Yong Chung, *Le débit intérieur*, Montréal, le Noroît, 1995, 72 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 33–34.

Bernard Antoun, *Sublimes élévations*, Montréal, Humanitas, 1995, 102 p., 14,95 \$.

Saint-John Kauss, *Territoires*, Montréal, Humanitas, 1995, 132 p., 14,95 \$.

Yong Chung, *Le débit intérieur*, Montréal, le Noroît, 1995, 72 p., 10 \$.

# Apport étranger

Ces poètes venus d'ailleurs mettent dans leurs mots  
une odeur de rues du pays natal.

POÉSIE  
Jocelyne Felix



**B**ERNARD ANTOUN, SAINT-JOHN KAUSS ET YONG CHUNG viennent de points géographiques différents : le premier du Proche-Orient, le deuxième d'Amérique centrale et le dernier d'Extrême-Orient. Entre la magie et la nature, entre la pesanteur du réel et la puissance des enchantements, leur poésie arrimée aux mouvements du monde est aussi la nôtre, sans que nous puissions vraiment parler d'un enchevêtrement des cultures. Qui plus est, Antoun, Kauss et Chung transcendent à des degrés divers la musique, non habituelle en terre française, de leur nom. Le monde est ainsi peuplé de parentés profondes.

## Enfant des cèdres du Liban

La lecture d'œuvres religieuses exige du lecteur une participation vitale qui est tout autre chose qu'une simple compréhension de texte. Si l'on n'est pas soi-même dans la voie qu'elles tracent et jalonnent, on craint de ne pas donner tout son sens à la lecture. Les trente-sept poèmes de *Sublimes élévations*, douzième ouvrage de Bernard Antoun depuis 1987, s'offrent comme une manifestation de foi traditionnelle. Le recueil regroupe des pièces « catholiques » s'étendant parfois sur quelque trois dizaines de strophes aux vers le plus souvent articulés sur l'anaphore ou la répétition. Ici, les louanges à Dieu, à travers les multiples références au *Nouveau Testament*, renvoient à une iconographie singulière par ses thèmes et ses personnages : *magnificat* de Marie-Madeleine, décapitation de Jean-Baptiste, etc. J'avais oublié, pour ma part, combien ces anecdotes spirituelles élèvent la réalité, non pas seulement comme des icônes, mais comme de véritables figures de style.

Le lyrisme ingénu du poète, en marge de la tradition de suavité dévote et des grandes périphrases lénifiantes qui ont souvent nourri la littérature religieuse, vient témoigner de la perfection divine dans une exaltation de l'Amour de Dieu pour l'humanité en perpétuelle genèse. Rappelant le sens éthéré et le ton d'une certaine littérature amoureuse, l'élévation du désir chez ce poète m'apparaît trouver des racines dans la mystique orientale d'il y a huit siècles, celle-là même qui influença la rhétorique courtoise, caractérisée par des sentiments sublimes. Ainsi, les poèmes du jeune poète de trente-quatre ans, « indigne vassal de Marie » (p. 46), expriment-ils des visions du ciel qui ont peu à voir avec le monde pratique.

Il y a, bien sûr, ici et là, ce mouvement par lequel le bas, l'humble,

l'obscur sont élevés vers la lumière, schème fondamental du discours spirituel. Mais Antoun esquivé les références à l'être individuel, à ses chagrins, à ses inquiétudes et à ses amours, à ce par quoi la magie moderne opère depuis un siècle et demi, ou encore à la présence de l'Évangile dans notre monde (comme les poèmes de Jean-Pierre Lemaire, en France). Cette poésie, lavée de tout drame humain, purifiée de toute catastrophe (hormis le supplice du calvaire), retourne à l'état presque immaculé d'une existence sans mémoire. La réalité étant prise en otage par le religieux, il y manque la rentrée en soi. Reste à la fin, chez ce poète d'origine libanaise, l'épure sobre et lumineuse de pièces faites pour les fidèles réunis à l'église.

## Né sous le soleil des bateys

Il existe des similitudes entre Saint-John Kauss et Saint-John Perse, outre le pseudonyme précieux et leur naissance dans les Antilles. Dans ce treizième ouvrage qui cristallise onze années de poésie, Kauss, à l'instar de Perse, passe d'un continent à l'autre — Amérique, Asie, Europe, Afrique —, cultive les jeux phonétiques et pose la possession réciproque du monde à travers la femme, et de la femme à travers le monde (comme nos poètes de l'Hexagone, à la mi-siècle, lancés à la conquête d'une identité québécoise et nord-américaine).

Dès la première des cinq suites du recueil *Territoires*, « la plume de l'homme noir » (p. 54) esquisse le souvenir d'une enfance passée à Port-au-Prince. Dans cette épopée sans héros et sans récit, Kauss s'apparente à Ulysse hanté par le retour au pays natal. À la lumière de l'actualité politique haïtienne, on trouve d'ailleurs admirable que l'ithaque du poète, dans un style qui se situe à la limite de l'étrangeté et de l'onirisme, soit ce paysage de « roses géantes » (p. 41), de « ponts dorés de sucre d'orge » (p. 33) et de rues carnavalesques aux parfums capiteux, d'autant plus que, paradoxalement, à cette poésie nostalgique le poète allie celle des terres d'épreuves et de désillusions : Sarajevo, Rwanda, Bosnie-Herzégovine, Gaza, etc. Une nomenclature censée dire le refus d'une situation insupportable et qui va insérer dans l'espace de la production artistique une critique sociale et politique ramenant la responsabilité de l'artiste face à la société (à l'instar du poète Paul Chamberland). Ici, dispersé sous ses multiples identités nomades, le



poète apprivoise avec beaucoup de courage les étrangetés de son temps, dont celle de la déterritorialisation du monde.

Pourtant, au cœur de cette vitalité jaillissante, au cœur de toutes les qualités indubitables que comporte cette poésie, le recueil ne va pas sans poser certains problèmes. Les emprunts mal assimilés, l'abus des déterminants et des épithètes, certains moments surréalistes prêtent aux thèmes des écartèlements forcés. Même si Kauss manie la langue de façon vivante et expressive, le lecteur se sent parfois ballotté par une pléthore d'imaginaires.

## Au marché de poissons de l'enfance

Les poèmes du recueil *Le débit intérieur* de Yong Chung ne renvoient pas à l'œuvre d'un débutant. Ce poète de trente-cinq ans né au Japon, mais vivant au Québec depuis près de trente ans, nous offre une petite œuvre en mineur fort convaincante. Loin de l'ambiance japonisante qui inspira des poètes d'ici — dont Paul Morin chez les Exotiques et maint créateurs d'haïkus —, Chung traduit les pressentiments évasifs liés au quotidien et conduit de front, telle une polyphonie, plusieurs visions brèves qui paraissent indépendantes. Le lecteur, à travers cette simultanéité, capte au passage des correspondances insaisissables. Le poète sait créer une diffraction de points de vue dégagés d'adhérences explicatives sans que l'unité soit brisée.

*Le débit intérieur* configure le monde de la conscience avec ses voiles, ses rideaux, ses murs, ses lumières tamisées, ses frondaisons ombreuses. La première section, intitulée « Plage » et qui donne le ton à l'ensemble, évoque le flot de vie et de métamorphoses transfigurant la mort :

*Les mots sont des tombeaux où  
l'on creuse la vie*

*les îles où se transforme  
encore le lieu de la mort*  
(p. 15)

Faisant suite aux premiers poèmes, épurés, il y a des pièces prosaïques, celles-là titrées, pleines de choses du monde réel et teintées d'éléments biographiques où l'atmosphère familière et détendue vient s'éterniser dans une valeur de généralité. Puis, le niveau remonte dans la dernière section, où alternent des pièces abstraites et concrètes, proches d'un certain mystère ontologique ou de l'état de *satori* (étape du zen), dans lequel les incidents les plus insignifiants ou les tâches les plus banales acquièrent une nouvelle signification.

Lointain, solitude et secret semblent les notes maîtresses de la mélodie de ce poète et, là où les mots entraînent des ombres, il arrive souvent que le visage paisible des choses prenne une apparence redoutable, surtout dans le long poème « Cycliste », suggérant le rapt et la mort, thèmes repris dans le beau poème « L'arbre » effleurant l'allégorie mythologique.

Visions rapides du passé; Chung, comme Debussy, comme Verlaine cité en épigraphe, et Proust, ne connaît en fait de souvenir que le déjà-vu instantané qui est éblouissement d'un millionième de seconde. Mais sous la reconnaissance d'une qualité sensible et la pulvérisation des singularités ponctuelles, travaille une pensée profonde, un univers unifié.



Yong  
Chung

# AUX ÉDITIONS DES PLAINES

## VIERGES FOLLES, VIERGES SAGES

*kaléidoscope de femmes canadiennes dans l'univers du légendaire*

par

**Suzanne Legault et Marie-France Silver**

Portrait d'une cinquantaine de femmes allant de Marie de l'Incarnation à la Bolduc, en passant par les Filles du roi, Molly Brant, Laura Secord, Marie-Anne Gaboury, Pauline Johnson, etc. Sans oublier des figures mythiques telles que Évangéline, Donald, la Sagouine, Rose Latulipe, etc.

ISBN 2-921353-32-6 280 pages, 27,95\$



**LES ÉDITIONS DES PLAINES**

C.P. 123, Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4

Tél. : (204) 235-0078 / Téléc. : (204) 233-7741

